

## L'artisan vain : poème écrit à la page 15,074 de mes Carnets / C'est écrire ou crier

Émile Martel

Numéro 136, février 2013

Ouvrir le XXI<sup>e</sup> siècle : anthologie de 80 poètes québécois et français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martel, É. (2013). L'artisan vain : poème écrit à la page 15,074 de mes Carnets / C'est écrire ou crier. *Moebius*, (136), 103–106.

## Émile Martel

L'ARTISAN VAIN : POÈME ÉCRIT À LA PAGE 15,074 DE MES CARNETS

Si j'essaie de me pencher sur mon épaule  
comme le fait un passant  
qui voit travailler un artisan  
dans une foire au grand air  
j'observe que depuis plus de vingt-trois ans  
je passe mon temps à tailler  
délicatement  
    en y mettant toute mon âme  
        et mon cœur  
            (que j'ai qui trépigne  
            ou frémit)  
de minuscules petits cercles de papier  
de couleurs diverses  
que je dépose chaque soir  
après une longue journée de labeur  
dans une boîte devant ma table.

Chaque cercle est différent  
chacun est similaire  
chacun ne peut être issu que de mes mains à moi  
    pleines de sollicitude et d'attention  
    de naïves confidences  
    de simplistes sagesses  
    d'innocentes observations  
    de fidélité et de patience.

Je ne sais pas quand la boîte sera pleine  
je ne sais pas s'il est jamais possible qu'elle se remplisse

mais je sais qu'au moment où je cesserai de pratiquer  
cet artisanat,  
que je me lèverai de ma table  
je pourrais bien trébucher sur la boîte  
et qu'elle se renverse sur le sol.

Quelque temps plus tard  
passé les premières bourrasques  
quelques jours de pluie  
et le travail des balayeurs  
si près des caniveaux  
des gens passeront par là  
et diront  
voyant quelques confettis  
encore coincés  
dans les fissures  
et anfractuosités du trottoir:

« tiens, il y a eu une noce ! »

C'EST ÉCRIRE OU CRIER

Si mal que je le fasse, c'est ce que je fais de mieux.

Écrire n'est pas un projet que je caresse  
un retard que j'aurais pris  
    sur le noircissement des feuilles de papier  
    sur un autre geste plus constructif  
    dont je me serais laissé distraire.

Écrire est un temps que je passe chaque jour  
c'est une respiration qui m'étoufferait si je l'interrompais.  
(Je dis ça même si je n'en sais rien:  
    est-ce qu'on sait quelle allure on aurait si on arrêta  
    de respirer, disons,  
    pendant deux jours?)

Mille fois  
    (c'est un faux chiffre, c'est une vérité pourtant)  
je me suis demandé pourquoi j'écrivais  
et j'ai passé à mal répondre à cette question  
des milliers d'heures  
    (c'est un faux chiffre, c'est une vérité pourtant).

Je suis ainsi assis au milieu de mon petit ouragan,  
accroupi dans mon écriture.

De loin, d'un satellite-espion qui passerait  
au-dessus de ma planète  
on pourrait croire que chaque fois que je bouge  
chaque page que j'écris  
à chaque mouvement de ma paupière  
une île est inondée  
une menace pèse sur des récoltes

il faut fermer les écoles  
mieux amarrer les yachts.

Mais non, mais non  
ce n'est pas ça du tout.

Je ne suis rien d'autre qu'un noircisseur de pages  
un inquiet de l'âme  
un petit gros qu'on voit s'éloigner les mains derrière le dos  
et qui va disparaître au prochain tournant du sentier.

Plongé loin dans ma tempête  
je suis occupé  
consterné  
à voir fondre devant moi  
les glaciers faits de tous les mots de toutes les langues  
et je voudrais courir les sauver de n'être pas dits  
de n'être pas écrits  
de n'être pas lus.

Je suis un homme que la rage et le doute habitent en parties  
égales  
même si les chapeaux que je porte sont faits de sourires  
avec une petite plume d'esprit qu'on voit de loin.

Dedans le chapeau  
il y a pourtant un coureur qui claudique  
un homme qui ne s'aime ni assez ni beaucoup  
et qui n'en finit jamais  
qui n'en finira pas de son vivant  
d'écrire que ça n'en finit plus.

Si je devais tenter de cesser d'écrire  
(ce n'est ni urgent, ni nécessaire, comprenez-moi)  
il resterait quand même à mon souffle  
trop d'air à respirer  
trop d'altitudes à grimper  
trop de puits à creuser  
pour que je me taise.

Et il faudrait que je crie.